

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 28 (1998)
Heft: 10

Artikel: Il s'appelait Jacques Brel
Autor: Probst, Jean-Robert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826783>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il s'appelait Jacques Brel

Vingt ans déjà que le grand Jacques est parti chanter pour les anges. Le 9 octobre 1978, il a quitté ce monde en plaisantant avec les infirmières d'un grand hôpital parisien. Il avait quitté la scène depuis longtemps et coulait des jours heureux dans l'archipel des Marquises, à l'autre bout du monde. Soyez rassurés, il est mort heureux, car il avait réalisé ses rêves d'évasion. Dans les airs et à travers les océans...

Brassens l'avait surnommé «l'Abbé Brel», à l'époque de ses débuts. Il est vrai que l'auteur du «Plat Pays» avait des allures de séminariste un peu coincé, dans les années cinquante. Elevé dans la grande bourgeoisie bruxelloise, employé dans la cartonnerie familiale,

très tôt marié et père de trois filles, il avait dû se faire violence pour échapper à une carrière toute tracée et s'exiler à Paris. A ses débuts, en 1953, il vivait dans une roulotte et dans des hôtels minables.

Poète maudit et gratteur de guitare, il faisait la manche à la terrasse

des cafés ou gagnait le prix du sandwich quotidien dans de minuscules cabarets de la rive gauche. Jacques Canetti, grand découvreur de talents, l'engagea un beau jour aux «Trois Baudets» et lui fit enregistrer son premier disque. Tout petit succès. Mais il annonçait la naissance d'un grand poète.

La chanson est un sacerdoce. Il faut être patient, pugnace, volontaire et un peu égocentrique pour s'y aménager une petite place. Brel était tout cela à la fois. En plus, il avait du talent. «Le talent? disait-il, c'est 1% d'inspiration et 99% de transpiration...»

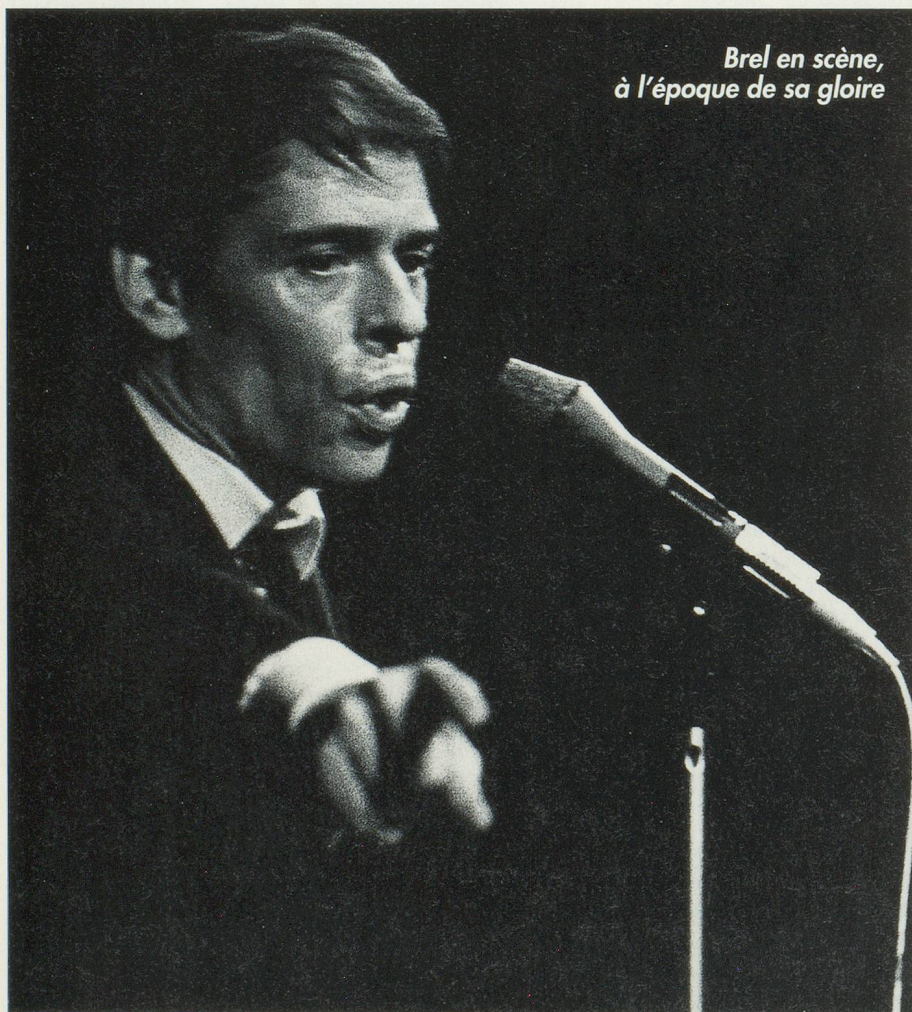
Il faut un peu de chance aussi. Après trois longues années de vache enragée, Brel remplaça, au pied levé, Francis Lemarque, puis Marlène Dietrich à Bobino. C'est dans ce même théâtre qu'il allait recevoir la reconnaissance du public, deux ans plus tard, en interprétant «Ne me quitte pas».

Un trac fou

Dès lors, la carrière du chanteur allait grimper jusqu'aux plus hauts sommets. Et puis, un jour de janvier 1967, fatigué, il fit ses adieux au public, dans cet Olympia qui l'avait consacré. «J'avais un trac fou, une trouille bleue avant mon apparition en public, me confia-t-il un jour. Avant chaque spectacle, je vomissais, mais vraiment. Et s'il y avait trois spectacles dans la journée, je vomissais trois fois. Dans ma loge, j'étais malade, je tremblais...»

Cette gloire, après laquelle il avait couru durant des années, il la reniait. «Je ne trouve pas normal qu'un homme s'exhibe devant un public. Pour moi, c'est honteux. Pour chanter, la salle de bains suffit!»

Après le tour de chant, Brel s'attaqua à la comédie musicale en interprétant un extraordinaire Don Quichotte dans «L'Homme de la Mancha». Puis il entama une carrière d'acteur qui lui apporta quelques lauriers dans «L'Emmerdeur»,



Brel en scène,
à l'époque de sa gloire

Photo Marcel Imband

«Mon Oncle Benjamin» ou «Les Risques du Métier». Mais aussi passablement de crève-cœur dans les films qu'il réalisa et interpréta, «Franz» et «Far West».

Epuisé, déçu, atteint dans son moral et dans sa santé, Jacques Brel décida de s'exiler en 1974. Il s'était déjà évadé dans les nuages, en passant son brevet de pilote... Il allait sillonner les océans à bord de son «Askoï», un voilier de 18 mètres aux lignes très pures.

Avant de tirer un trait sur sa vie d'artiste, il lui restait deux choses à accomplir: subir une importante intervention chirurgicale et tourner une scène dans le film de son ami Mort Schuman. C'est à cette occasion, en février 1974, qu'eut lieu notre rencontre, aux studios de la Victorine, à Nice.

Le paradis sur terre

Assis à une table du bar l'«Amsterdam», Jacques Brel chantait. «Ne me quitte pas... Je t'inventerai... Des Larmes de Pluie...» Il s'arrêta, victime d'un petit trou de mémoire. Les assistants, la scripte et les éclairagistes lui soufflèrent la suite. Il remercia d'un vague sourire et reprit: «Ne me quitte pas...»

Entre deux prises de vues, il m'accorda quelques instants. En fait, il se livra à une série de réflexions: «Je n'ai absolument aucun projet, je me laisse vivre au jour le jour. Je ne sais pas où je serai demain, ni après-demain, encore moins dans un an...» Il m'affirma simplement qu'il désirait prendre le large. «En mer, j'aime partager le silence avec des amis. L'amitié, j'en ai besoin et j'en ai envie...» Et un peu plus tard: «Après un mois passé en mer, lorsqu'on revoit la terre, on n'a plus tellement envie d'y poser le pied.» A moins d'y découvrir son paradis...

Son paradis, Jacques Brel le trouva par hasard, après avoir traversé l'océan Atlantique, le canal de Panama et une partie du Pacifique. Evitant les Galapagos et l'île de Pâques,

il jeta l'ancre, par un beau jour de novembre, dans la baie de Tahauku, Hiva-Oa, archipel des Marquises. Il devait y rester trois jours pour se reposer et se ravitailler. Il y passa trois années extraordinaires, loin de la foule, loin des admirateurs, loin des médias qu'il fuyait, avec sa compagne Maddly Bamy.

A cette époque, ni la radio, ni la télévision n'étaient arrivées aux Marquises, si bien que Brel demeurait un parfait inconnu pour les quelques milliers d'autochtones. Enfin le chanteur trouvait l'anonymat et la paix. Il ne vécut pas en sauvage, durant son séjour marquisien. Il continua à cultiver l'amitié, avec des professeurs français, avec Guy Rauzy, le maire de la petite bourgade, avec les petites sœurs établies sur l'île et même avec des gendarmes en poste au bout du monde.

A Hiva-Oa, on parle encore aujourd'hui de ce curieux personnage qui organisait des conférences pour les écoliers, des kermesses et des séances de cinéma pour la population, des repas gastronomiques pour son cercle d'amis. On évoque avec nostalgie le souvenir de ce brave type qui transportait bénévolement des habitants malades jusqu'à Tahiti et qui parachutait le courrier sur les îles de l'archipel, depuis son petit avion jaune. Brel disait: «Quand je ne chante pas, je fais de l'avion ou j'en rêve. Ce qui est beau, c'est de faire du rase-motte dans les nuages. On trouve des routes, on suit des avenues, on se perd...»

La maladie a rattrapé Jacques Brel au cœur de l'océan Pacifique. Encouragé par son entourage, il a accepté de rentrer à Paris pour tenter d'extraire ce crabe qui lui rongait les poumons. On connaît la suite, on connaît la fin.

Selon ses ultimes volontés, son corps a été ramené sur l'île d'Hiva-Oa. Il a été enseveli dans le petit cimetière marin qui surplombe la baie d'Atuona, à l'ombre des frangipanniers. Il y a retrouvé Paul Gauguin, un autre artiste maudit, dont le tom-

beau se situe à une vingtaine de pas. Les deux génies sont réunis dans la douce brise des Marquises. Pour l'éternité.

Je me souviens de la phrase que Brel m'avait lancée, avant de partir, sur le plateau de cinéma, à Nice. «La vie, ça ne sert à rien, mais c'est passionnant!»

Jean-Robert Probst

Une vie en quelques dates

8 avril 1929, naissance de Jacques Brel à Bruxelles. **1950**, mariage avec Miche (trois filles, Chantal, France et Isabelle). **Septembre 1953**, arrivée à Paris. **1954**, sortie du premier disque. **1957**, première apparition à Bobino, «Quand on n'a que l'Amour». **1959**, vedette à Bobino «Ne me quitte pas», «La Valse à mille Temps». **1961**, triomphe à l'Olympia «Les Prénoms de Paris». **1962**, Olympia «Le Plat Pays». **1967**, adieux à la chanson «Amsterdam», «La Fanette», «Les Bonbons». Premier rôle au cinéma dans «Les Risques du Métier» de Cayatte. **1968**, Don Quichotte dans «L'Homme de la Mancha». Tournage de «La Bande à Bonnot». **1969**, «Mon Oncle Benjamin». **1970**, «Montdragon». **1971**, «Les Assassins de l'Ordre». Réalise «Franz» avec Barbara. **1972**, «L'Aventure c'est l'Aventure», de Lelouch et «L'Emmerdeur» avec Lino Ventura. Réalise «Far West». **1974**, «Brel is alive...» de Mort Schuman. Première opération à Paris. Navigue sur l'«Askoï» vers la Martinique. **1975**, arrive aux Marquises. **Septembre 1977**, enregistre son dernier disque, «Les Marquises». **9 octobre 1978**, décès de Jacques Brel à Paris.